

La Smart Cité en 2040 : une utopie urbaine en deux fictions

Par Julien DAMON

Professeur associé à Sciences Po, auteur, notamment, de *Questions sociales et questions urbaines* (PUF, 2010) et *Les 100 mots de la ville* (PUF, 2015). Site : www.eclairs.fr

Villes, métropoles et mégapoles sont, historiquement, de bons terreaux à utopies et à dystopies. La ville fait rêver, ou cauchemarder, c'est selon... Aujourd'hui, la mode est à tout ce qui est « *smart* » (intelligent, élégant, habile), notamment en matière de territoires urbains. Et l'on projette des réalisations grandioses, ou de graves préoccupations. En tout état de cause, le « *smart* » et l'utopie sont embarqués ensemble sur le bateau de la réflexion urbaine. Celle-ci peut passer par des modèles, des tables et des projections statistiques. Elle peut aussi passer par un peu d'imagination. Une imagination qui, en matière d'urbanisme, est à l'œuvre depuis bien longtemps.

Le concept d'utopie fête, en 2016, son demi-millénaire. Thomas More a, en effet, publié en 1516 son ouvrage intitulé *Utopia*, ce « nulle part » qui ne figure sur aucune carte, mais est peuplé d'Utopiens qui résident dans l'une des 54 villes que compte l'île. Chacun loge dans une maison confortable sans serrure, mais avec jardin. Tous les dix ans, il en change, par tirage au sort, afin d'éviter le syndrome du propriétaire. Il prend ses repas dans une taverne collective, s'initie aux arts, écoute des conférences, pratique le culte de son choix et peut divorcer.

L'ouvrage de Thomas More se constitue en genre littéraire et l'on ne compte plus les utopies que le monde occidental va produire au cours des siècles suivants, pour épouser et renforcer au XX^e siècle la littérature de science-fiction.

Les utopies sont variées ; et si certaines se déroulent en ville, la plupart sont agro-artisanales, ce qui ne déplaira ni au mouvement hippy américain ni aux néo-ruraux français de l'après-Mai 1968.

À dire vrai, l'utopie est davantage une démarche qu'une contre-société. L'architecture et l'urbanisme n'y tiennent qu'un rôle secondaire – bien après l'amour, l'éducation et les loisirs. L'urbanisation progressant partout, c'est plutôt directement dans les villes – dans des villes transformées – que l'imagination utopique puise aujourd'hui son essence. Après l'Île d'Utopie, c'est désormais la *smart city* qui fait songer, conjecturer, fantasmer, avec des réalités – certes augmentées – mais aussi très concrètes.

Pour en rendre compte, nous recourrons à deux récits. Ces deux courtes fictions portent de façon contrastée et décalée sur la vie quotidienne de deux chefs d'entreprise métropolitains d'ici à une vingtaine d'années. L'idée est de montrer les avantages et les inconvénients des lo-

giques *smart*. Il s'agit surtout de démythifier, par le sourire et l'imagination, les deux perspectives opposées du cauchemar technologique et du paradis numérique.

Relevons, à titre introductif, que le même exercice mené il y a de cela vingt ans n'aurait vraisemblablement pas prévu ce qu'allaient être la diffusion et la pénétration dans la vie quotidienne des téléphones portables (qui n'étaient pas encore qualifiés d'intelligents), des GPS, des courriers électroniques ou, plus généralement, de l'Internet... Pour ne rien dire de l'autopartage ni du retour du tramway et du vélo, rendus possibles par les performances des systèmes d'information.

Et n'oublions pas que le rêve des uns peut être le cauchemar des autres. Et vice-versa.

Nightmare City

Sylvain Camille vient de se réveiller. Il est 7 heures. Ses enfants (il en a la garde, aujourd'hui) vont pouvoir prendre leur petit-déjeuner (qui se prépare automatiquement, la cuisine de l'appartement étant totalement intégrée et connectée). Ses soucis sont d'ordre professionnel. Économiquement, sa société de conseil en *design* fonctionne plutôt bien. Mais il ne sait pas si la banque lui accordera ce matin le crédit quotidien dont il a besoin pour payer – comme il le fait chaque jour – la taxe sur les données ajoutées (TDA), dont le taux fixé par chaque métropole varie tous les jours.

Il lit les nouvelles sur la vitre intelligente de son salon, au vingtième étage de la tour Harmitage, juste au-dessus de la ferme urbaine dont il apprécie les produits. Il est aujourd'hui bien fatigué. Le buzzer a, en effet, sonné deux fois, dans le cadre de son programme de *disease management*, pour lui rappeler de prendre ses cachets contre... l'insomnie.

UTOPIAE INSVLAE FIGVRA



Photo © British Library/KHARBINE-TAPABOR

Utopia, frontispice de l'ouvrage de Thomas More, édition originale de 1516.

« Après l'Île d'Utopie, c'est désormais la *smart city* qui fait songer, conjecturer, fantasmer, avec des réalités – certes augmentées – mais aussi très concrètes. »

Après l'absorption d'un solide café et avoir pris connaissance des informations du jour, il prend sa voiture, le nouveau modèle d'« IpadVolvo » avec toit ouvrant et quatre roues, qui lui permet de rejoindre son espace de travail situé juste à côté de la gare centrale. Pendant le trajet – totalement géré par l'ordinateur de bord –, il refait les tableaux de financement pour son investissement dans une nouvelle imprimante 3D devant lui permettre de reproduire directement des appartements. Au-dessus de lui, dans la circulation méso-aérienne, des drones renifleurs d'incivilités repèrent et repoussent les individus indésirables et déconnectés qui, parfois, accèdent aux autoroutes des données. Les coûts de protection contre les cyberattaques représentent 40 % du budget métropolitain.

Arrivé à ce qu'il aime appeler en termes désuets son « bureau », il entre en communication holographique avec le *Chief Data Officer* de son arrondissement industriel. Délégué de la municipalité, mais payé par les différentes entreprises qui s'abonnent à ses services, celui-ci lui transmet la base quotidienne d'optimisation d'activité. Il en va, pour Sylvain, de sa consommation énergétique, et surtout de ses dépenses. La communication n'est pas amusante aujourd'hui, car elle invite, assez sèchement, Sylvain à participer à un déjeuner consacré au schéma de cohérence territoriale des entreprises (SCOTE). Virtuelle, cette rencontre permet à tout participant de consommer ce qu'il veut, mais elle est consommatrice de temps.

Ce n'est en réalité qu'à partir du début de l'après-midi que Sylvain trouve un moment de liberté se dégageant quelques instants de ses différents appareils de réalité augmentée. Il a une heure devant lui pour dessiner sur une feuille de papier (à écriture numérique, tout de même...) un nouveau plan d'appartement avec décoration standardisée, mais intégrant également les doubles normes Feng Shui 5.0 et Bonshommes Basse Consommation (BBC). L'ensemble lui semble correct, même si les études de *design* et d'architecture de son père lui paraissent incroyablement lointaines.

Il reçoit un pneumanumérique sur son bureau. Les documents contenus dans ce support mémoire de 7 To correspondent à l'appel d'offres en partenariat public privé population police (PPPPP) lancé conjointement par le grand consortium VidiVicci et l'instance de gouvernance métropolitaine. L'ambition du projet est d'installer de nouveaux services de dortoirs urbains avec sanitaires et télématique intégrés pour les ouvriers en charge des réseaux. Travaillant la plupart du temps dans les sous-sols, ces derniers habitent généralement en dehors des frontières métropolitaines. Les grandes entreprises et les élus ont décidé de leur proposer des équipements leur permettant, en semaine, de mieux concilier leurs temps de déplacement avec leurs obligations professionnelles.

Un des grands sujets est de trouver des espaces où implanter ces bâtiments d'un type nouveau de façon qu'ils soient à distance raisonnable à la fois des tramways suspendus (c'est le principe « *Sleep In My Transportation Yard* » – SIMTY) et des habitations résidentielles du centre de l'agglomération et de son *Central Business District*

(c'est le principe « *Not In Their BackYard* » – NITBY). Sylvain a lu, dans un journal progressiste du début des années 2020, que de tels principes d'aménagement étaient ségrégatifs. Il n'y croit plus du tout, notamment depuis qu'il a vu les grands groupes organiser des cours sur Internet pour réduire la fracture numérique.

Sylvain Camille consacre traditionnellement la fin de l'après-midi à ses amis et au sport. Il a pu rejoindre son club Dem', où il pratique, en équipe, le trail sur pistes électroniques. Hélas, la séance est perturbée par une panne générale des systèmes du quartier. Depuis la grande attaque des *OccupyHacking* de 2031, certains segments urbains du système central d'information font ponctuellement défaut. C'est le cas aujourd'hui. Les grandes installations, comme les trois aéroports, les *retail clinics* et les hôpitaux, les centrales d'énergie et la voirie, ont pu être intégralement sécurisées. Mais les coûts sont trop importants pour empêcher toute intrusion dans d'autres sous-systèmes. Donc, pas de sport aujourd'hui pour Sylvain ! Il en profite tout de même pour télé-rencontrer sa mère, laquelle est confortablement installée dans son salon. Âgée, celle-ci réside depuis cinq ans dans un Établissement personnalisé attentif à haute domotique (EPAHD). Elle lui fait observer, comme d'habitude, qu'elle regrette de ne pas l'avoir vu depuis cinq ans.

Le soir, en se couchant, il se rappelle la lecture d'un ouvrage publié au milieu du siècle dernier évoquant une sorte d'*Enormous Brother* qui contrôlait toute la ville. Après avoir pris ses cachets, il s'endort tout de même, heureux de ne pas dépendre totalement ainsi d'un seul homme. Mais inquiet de voir sa vie reposer sur une infinité d'applications interopérables, mais pas toujours agréables...

Dream city

Camille Sylvain n'a pas entendu la sonnerie de son réveil, à 7 heures. Mais à 7 heures 15, elle se retrouve à terre éjectée de son lit par sa couette auto-chauffante. À ladite heure, elle a en effet la possibilité de prendre virtuellement un petit-déjeuner avec ses enfants, qui ne sont pas avec elle aujourd'hui. Professionnellement, elle est heureuse de savoir qu'elle et ses associés, ainsi que l'ensemble des pro-to-entrepreneurs qui exercent dans sa société vont pouvoir ensuite se rencontrer – tout aussi virtuellement – dans sa salle à manger transformée en salle de conférences.

Elle sort faire un jogging, accompagnée de son assistant personnel, un robot D3R3 dernier modèle, qui lui fait part des dernières informations et également de ses performances sportives en temps réel.

En chemin, Camille a le plaisir de croiser la directrice en charge du service « égalité d'accès » à la mairie centrale. Elle l'apprécie, car c'est avec elle qu'elle a pu *designer* à la fois l'espace d'accueil et, surtout, les programmes de formation diffusés en ligne pour assurer l'égalité numérique.

Juste avant la fin de son jogging, au moment d'arrêt optimal signalé par D3R3, Camille notifie le virement annuel de la taxe sur le numérique adapté (TNA) que la métropole prélève. C'est, depuis la grande réforme fiscale de la fin



Photo © Riccio/ISTOCK-GETTY IMAGES

« Les systèmes d'enregistrement préalable permettent à tout passager d'avoir des informations de base sur de potentiels autres passagers. L'ensemble autorise des discussions par affinité, mais aussi, si l'on se débranche, un peu de surprise. »

des années 2010 (celle qui a fait suite à l'effondrement des finances locales), le seul impôt métropolitain pesant désormais sur les entreprises. En dépit d'un taux relativement élevé (20 % des bénéfices et 10 % du montant total des abonnements numériques), cette taxe est très bien acceptée. Dans son club des incubateurs métropolitains – qui lui permet d'échanger avec toutes les catégories d'entreprise et d'entrepreneur – Camille a même soutenu une motion visant à faire basculer une partie des prélèvements pesant sur les ménages vers la TNA. C'est une question d'attractivité autant pour des personnes talentueuses et aisées que pour des ménages moins favorisés.

Alors qu'il n'existe plus de véhicules totalement individuels et que l'offre de transports collectifs (allant de vélos

en libre-service à des trains intra-urbains à grande vitesse – TIGV) est très étendue, Camille a, pour sa part, surtout recouru au covoiturage à bord de véhicules en autopartage. Les systèmes d'enregistrement préalable permettent à tout passager d'avoir des informations de base sur de potentiels autres passagers. L'ensemble autorise des discussions par affinité, mais aussi, si l'on se débranche, un peu de surprise.

Camille arrive en général à 11 heures du matin au sein de son *Massive Open Space* (MOS), un espace de travail partagé par 1 257 salariés et entrepreneurs. Chaque jour, elle sait auprès de qui elle va se retrouver. Un ancien terme – celui d'écosystème – cherchait à désigner cette émulation rendue concrètement et humainement possible dans

ces nouveaux tiers-lieux de l'activité professionnelle, se situant entre le domicile et le bureau fixe. 56 % des actifs exercent maintenant de la sorte.

Il en va tout autrement des réseautiers, le nom donné à partir de 2025 à toutes les personnes exerçant, notamment en sous-sol, une activité d'implantation et de maintenance des services de gestion des fluides (de l'eau potable à la gestion des données). Le nombre des emplois a cependant fondu dans ces domaines, tandis que l'élévation des niveaux de technicité a conduit à une augmentation importante des rémunérations. Afin d'attirer ces véritables talents, la métropole a même mis en place un régime de formation et de retraite avantageux. En référence à un ancien régime d'assurance chômage, les promoteurs de ce modèle l'ont baptisé « régime des intermittents des réseaux » : un mi-temps est affecté à la formation et l'autre à la production. L'ensemble constitue la protection sociale, qui couvre la totalité de la population métropolitaine ; il est intégré et géré par la régie *smart* de l'indemnisation (RSI), un partenariat public privé à performance prouvée (PPPPP).

Camille et ses proches correspondent à la famille type. Avec des revenus moyens et un mode d'existence conformes aux normes ISO 20250032 (normes non contraignantes d'adaptation environnementale), elle a, comme 78 % des habitants, un niveau très élevé de satisfaction vis-à-vis de sa ville et de l'existence qu'elle mène.

Aujourd'hui, après sa réunion du matin, elle déjeune en face à face avec deux amis également proto-entrepreneurs. Ils étaient auparavant réseautiers, mais, grâce à la formation, ils ont pu accéder à ce nouveau statut. Ils sont aujourd'hui restaurateurs, ils ont lancé le nouveau concept du déjeuner débranché. Dans des espaces sans réseaux sociaux et sans lignes électroniques ouvertes, les

mets dégustés sont issus des 27^{ème} et 28^{ème} étages des tours du quartier de La Fée Danse, là où l'ensoleillement est optimal.

L'après-midi de Camille est consacré à produire son nouvel ensemble de couleurs de décoration. Celles-ci se vendent à travers le monde. Il lui faut les imaginer et les tester sur des panels modélisés à partir de développements qui ont été programmés par les étudiants de l'Université Bill Gates-Paul Delouvrier.

Camille sort ensuite pour participer dans la salle de la mairie de quartier à la discussion collective hebdomadaire où sont présentés les projets d'aménagement. Les divers résultats des consultations organisées dans la semaine sont discutés par échanges interactifs sur des écrans intégrés aux grandes baies vitrées. Ces confrontations, toujours positives, l'intéressent. Elles suscitent également l'intérêt des investisseurs et des aménageurs, qui ont vu les temps de réalisation des projets divisés par trois en trente ans.

Rentrée chez elle à 20 heures, elle s'amuse à jouer avec ses enfants à la Conf' Call, une activité ancienne dont le souvenir l'amuse ; ses enfants, quant à eux, ne pouvant croire qu'une telle activité pouvait servir à autre chose qu'à rigoler. Après les avoir embrassés, elle met son casque stimulateur qui lui permet de piloter consciemment ses rêves en commun avec son compagnon Charles, qui lui est resté à New York pour le mois.

Mais, avant de s'endormir, elle ne résiste pas à l'idée de consacrer un peu de temps à un ancien jeu, *Sim City*.

Et, comme à chaque fois, elle sourit en organisant sciemment des embouteillages et des pannes électriques, deux inconvénients du passé, dont ses enfants ne parviennent pas à croire qu'ils aient pu exister.